

THIERRY FOUILLEUL

**Jean Perrot, *Regards sur les langues ouraliennes. Études structurales, approches contrastives, regards de linguistes*,  
Bibliothèque finno-ougrienne – 14, Paris,  
ADÉFO – L'Harmattan, 2006, 380 p.**

L'ouvrage de Jean Perrot, paru sous le titre *Regards sur les langues ouraliennes* et publié chez ADÉFO – L'Harmattan en 2006, s'inscrit dans un ensemble dont le premier volume, *Études de linguistique finno-ougrienne*, avait été publié en 2005 par la Société de Linguistique de Paris, dans sa Collection linguistique.

Le présent volume réunit des articles publiés dans diverses revues, souvent d'accès difficile, entre 1974 et 2004, soit trente années de réflexion et de cheminement dans le domaine de la linguistique contrastive et de la linguistique comparée des langues ouraliennes. Malgré l'origine fort diverse de ces études, l'auteur s'est efforcé de donner à l'ensemble une cohérence et une logique propres. On distingue dans l'ouvrage quatre grandes sections qui se soutiennent et se répondent : I. Linguistique générale ; II. Quelques traits des langues ouraliennes ; III. Études contrastives (respectivement A/ Français-finnois, B/ Français-hongrois, C/ Langues finno-ougriennes et langues classiques) ; IV. Regards de linguistes sur le monde hongrois. L'organisation n'est pas anodine et répond chez l'auteur à un souci constant de placer sa recherche sur des langues données dans les cadres plus larges de la linguistique générale. Le terme même de « regards » du titre nous invite à chercher ici non pas une théorie close sur elle-même, formant un tout inaliénable et par là même aliénant<sup>1</sup>, mais une série d'approches sur des sujets variés, qui sont autant de pistes de réflexion pour l'apprenti linguiste ou le chercheur confirmé.

---

<sup>1</sup> Jean Perrot (*Regards* : 15) commence d'ailleurs son livre par cette remarque : « L'inconvénient des écoles est qu'elles entraînent souvent un comportement de fermeture de la part d'un groupe qui, adoptant un certain point de vue, élabore une méthodologie pour en organiser l'exploitation et s'y enferme, *rejetant dans les ténèbres extérieures les autres approches.* » (C'est nous qui soulignons.)

En filigrane de beaucoup d'articles du volume<sup>2</sup> on trouve un point de vue qui démarque très nettement l'auteur de l'ouvrage de ses confrères finno-ougriens, en particulier hongrois : il s'agit de la conception de la relation objectale en ouralien et de l'origine de la double conjugaison dans certaines langues du groupe. En quoi consiste l'analyse de Jean Perrot ? Partant d'une observation précise des faits dans les langues possédant une double conjugaison (notamment les langues ougriennes), et relevant avec bien d'autres linguistes le parallèle morphosyntaxique qui existe entre conjugaison objective d'une part, et flexion possessive d'autre part, Jean Perrot conclut pour la conjugaison objective à « une construction d'appartenance dans laquelle le prétendu objet est traité comme un possédé, le prédicat comportant référence au possesseur et, au plan morphosyntaxique, se prêtant à un accord avec l'actant-possédé<sup>3</sup> ». Cette analyse, originale tant dans l'approche de la problématique que dans le raisonnement qui la sous-tend, ne bénéficie malheureusement pas de toute l'attention qu'elle mériterait<sup>4</sup>. Cette absence de reconnaissance repose essentiellement, pensons-nous, sur un profond malentendu. Très tôt, Jean Perrot avait perçu – à la suite de son maître, Aurélien Sauvageot – tout ce que la théorie d'Antal Klemm sur la genèse de la double conjugaison en hongrois pouvait receler de perspectives révolutionnaires dans l'approche du phénomène. Partant de la phrase : *A nő megfőzte a halam(at)*, Klemm<sup>5</sup> estimait en effet être en présence d'une ancienne construction d'appartenance, où *megfőzte* représentait le possédé, c'est-à-dire un ancien substantif élargi d'une désinence possessive de 3<sup>e</sup> pers. du sing. (cf. *főzete*), *a nő* le possesseur, et *a*

---

<sup>2</sup> Cf. notamment : « L'analyse des langues. Retour sur quelques repères » ; « Sur le fonctionnement de la formation verbo-nominale en -t(t) en hongrois » ; « La relation objectale et ses corrélats : quelques données des langues ouraliennes » ; « L'expression de l'objet en mordve erza » ; « Quelques faits concernant le nombre dans les langues ouraliennes » ; « L'approche contrastive au niveau de l'énonciation en hongrois et en français ».

<sup>3</sup> Perrot, *Regards* : 93. Cette théorie est au cœur de la pensée de Jean Perrot (cf. encore son article « Aurélien Sauvageot : l'homme et l'œuvre » dans ce volume, p. 305).

<sup>4</sup> Perrot, *Regards* : 18 : « L'exposé présenté ici vise d'abord à reprendre dans un essai de synthèse un ensemble de principes dont l'importance a été mise en évidence dans de nombreuses publications antérieures depuis plusieurs décennies, mais qui n'ont pas fait l'objet d'une reconnaissance suffisante dans la pratique des linguistes. »

<sup>5</sup> Klemm Antal, « A magyar mondat ősi elemei », *Magyar Nyelv* 18 (1922), pp. 10-17 ; Idem, « A tárgyas igeragozás mondattanához », *Magyar Nyelv* 21 (1925), pp. 188-192.

*halam(at)* un ancien sujet déterminé. Littéralement, la phrase pouvait vouloir dire : « Mon poisson est le cuit de la femme. » En homme de son époque, Antal Klemm avait inscrit sa reconstruction dans la théorie du moment, celle des *nomina-verba*<sup>6</sup> ; cette attitude, bien naturelle, devait pourtant jeter plus tard un discrédit sans appel de la part des linguistes sur ses travaux et au-delà sur ceux de Jean Perrot lui-même, entachés dès lors d'une honteuse désuétude. Et pourtant, un fossé théorique sépare les deux approches : à aucun moment Jean Perrot ne remet en cause l'existence du verbe en ouralien commun. Son propos se situe à un autre niveau, puisque le véritable objet de son attention est l'expression de la relation objectale dans les différentes langues ouraliennes, et en particulier dans celles qui présentent un système de double conjugaison. Relation complexe, si on l'en croit, car faisant intervenir les notions de définitude et de transitivité, en même temps qu'elle nous interroge sur les concepts, ô combien incertains, de sujet et d'objet. La méthode prônée et utilisée par Jean Perrot est finalement une *tabula rasa* de tous nos a priori linguistiques, de ces axiomes trop faciles sur lesquels nous établissons nos reconstructions, de ces œillères doctrinales. Il réclame à la linguistique comparée des langues ouraliennes de s'ouvrir davantage à la linguistique générale, dont les progrès pourraient certainement apporter beaucoup dans un domaine où le manque de documents anciens nous condamne trop souvent aux conjectures les plus improbables, à confondre « vérité » et logique de système.

Cet esprit d'ouverture caractérise particulièrement Jean Perrot qui, dans ses études contrastives, nous montrent une nouvelle facette, plus synchronique cette fois, mais tout aussi instructive. La comparaison de systèmes linguistiques que tout semble séparer (le hongrois et le finnois d'une part, le français, le latin et le grec ancien de l'autre) laisse apparaître sous sa plume des applications directes et concrètes dans les domaines de l'enseignement des langues et de la traduction. Tel est le cas par exemple du fonctionnement et de la valeur de l'article zéro en hongrois, bien souvent et peut-être aussi trop facilement traduit par « un/une » en français. De la même façon, c'est avec étonnement qu'on

---

<sup>6</sup> S'appuyant sur les constructions à prédicat nominal, nombreuses – surtout à la 3<sup>e</sup> personne du singulier – dans les langues ouraliennes, et sur l'homonymie grammaticale relevée notamment en hongrois (cf. *fagy, les, nyom*) et en finnois (cf. *neuvo, kutsu, onki*), de nombreux linguistes de l'époque conclurent au caractère strictement nominal de la phrase en ouralien commun.

découvre derrière les différences génétiques la parenté, pour ainsi dire didactique, qui préside au système référentiel des marques personnelles du verbe en français et en hongrois. Enfin, les rares Français encore latinistes pourront goûter aux subtilités qui distinguent en hongrois *másik* de *más* grâce au binôme latin *alter/alius*.

Pour finir ce copieux repas, la dernière partie de *Regards*, la plus « littéraire » de l'ouvrage, nous donne à voir deux fortes personnalités de la linguistique française dans leur rapport complexe à l'univers hongrois : distancié, hautain et marqué par l'incompréhension dans le cas d'Antoine Meillet, admiratif mais non moins critique dans celui d'Aurélien Sauvageot. On sait gré à Jean Perrot de se faire conteur aussi, pour que revivent devant nous, sous une forme anecdotique, ces deux personnages presque mythiques, en particulier Aurélien Sauvageot, son maître en linguistique comparée des langues ouraliennes.

Il convient en dernier lieu de s'arrêter sur un point qu'il n'est pas coutume de mentionner parce qu'il devrait aller de soi et ne faire l'objet d'aucune remarque particulière : il s'agit de la qualité typographique du texte. Pour ne point être taxé d'une lourdeur excessive, qu'on nous permette simplement de faire un relevé, non systématique, des « erreurs » commises au sein de l'article « Antoine Meillet et les langues de l'Europe : l'affaire hongroise » (pp. 337-356) :

- le nom du grand auteur hongrois Kosztolányi Dezső (p. 337, 338, 346) coexiste, parfois sur une même page, avec des variantes déformées, tantôt en Kozstolányi (p. 337, 344, 345, 346, 348) tantôt en Kozstoláanyi (p. 344) ;
- dans une citation d'Aurélien Sauvageot (note 5), on peut lire le nom suivant : János Molár pour János Molnár, ce qui prend aux oreilles d'un Français une connotation plutôt cocasse ;
- dans la même citation, on trouve un guillement ouvrant orphelin et la dernière phrase de la citation – du moins je suppose – n'a pas de point ;
- on relève en outre des problèmes d'espace non respecté, que ce soit après le point final d'une phrase (p. 337, 338), après le signe de l'abréviation (systématique après p.), avant ou après le tiret (p. 341, 343,

354), après le guillemet fermant (p. 350) ou encore après le double point (note 5, vraisemblablement aussi note 7) ;

- la ponctuation n'est pas toujours mise et peut causer des problèmes d'interprétation au niveau de la phrase (note 2, 5) ;
- certains signes graphiques sont fautifs (p. 349, 353), d'autres mal placés (note 7) ;
- on note également des incohérences dans le système des abréviations : p. sert à désigner une page unique aussi bien que plusieurs pages, aux côtés de pp. (p. 350, 353, 356 par opposition à p. 338, 343, 344 ; note 2, 6) ; <sup>e</sup> renvoie au énième d'une série, aux côtés de <sup>ème</sup> (p. 338 et note 1 par opposition à p. 356).

Il serait bien vain de continuer cette énumération, qui nous semble assez suggestive au regard des vingt pages de l'article. Le futur lecteur pourra à son aise – mais sans doute aussi avec humeur – faire un relevé similaire sur l'ensemble de l'ouvrage.

Il ne nous reste plus qu'à espérer que les éditions L'Harmattan se donneront dorénavant la peine de relire les manuscrits qui leur sont confiés et veilleront à ne pas se considérer comme simple imprimeur, car – la chose ne fait aucun doute – un tel travail porte préjudice aussi bien à la pensée de l'auteur qu'à la réputation de la maison d'édition elle-même.

---

THIERRY FOUILLEUL

Centre Interuniversitaire d'Études Françaises, Budapest  
Courriel : tfouilleul@ludens.elte.hu